**De l'acte d'être selon Etienne Gilson**

(colloque de Barcelone)

On peut lire dans l'œuvre de Gilson cinq principaux exposés de sa conception de l'acte d'être thomiste : la quatrième édition du *Thomisme* (1942), *L'Être et l'essence* (1948), *Being and Some Philosophers* (1948/1952), et enfin *Introduction à la philosophie chrétienne* et *Elements of Christian Philosophy* (1960). Ces cinq présentations sont-elles identiques ? Mon hypothèse est que Gilson oscille entre deux perspectives, deux manières de présenter l'acte d'être et sa composition avec l'essence. Dans les trois premiers exposés (années 1940), les deux types de présentation sont mêlés, et c'est seulement dans les deux derniers (année 1960) que l'un des deux prend le pas sur l'autre et règne sans partage. Quelles sont donc ces deux conceptions gilsoniennes de l'acte d'être thomiste ?

Repérons-les d'abord à même les textes de Gilson. Dans *L'Être et l'essence*, il commence par montrer que saint Thomas accepte le niveau aristotélicien de la substance mais creuse plus profondément jusqu'à un niveau inédit, celui de l'existence. La forme constitue la substance, mais il reste encore à expliquer comment cette substance existe, ce dont le rôle revient pour Thomas à l'acte d'être. Comment l'acte d'être s'articule-t-il à la forme ? Citant *Somme contre les Gentils* II, 55, Gilson écrit que « en constituant la substance, la forme produit le sujet récepteur de l'existence ». Par la forme, la substance est rendue « capable d'exister » (p.103). Mais pour exister, elle doit encore recevoir une « actualité complémentaire », celle de l'acte d'être. « L'acte qui fait que la substance existe peut et même doit s'ajouter à l'acte de la forme qui cause la substance » (104). Thomas parle dans le *De Substantiis separatis*, d'une double composition, de la matière à la forme, et « de la chose déjà composée à l'exister qu'elle participe ». Selon Gilson, « l'*esse* s'ajoute à la chose déjà composée comme substance » (108). Il est « acte de la forme » (109). Dans cette perspective, il y a deux niveaux d'actualité, le premier (aristotélicien) est celui de la forme, principe d'être de la substance, le second (thomiste) est celui de l'acte d'être, qui s'y « ajoute », comme une « actualité complémentaire ».

Dans *Being and Some Philosophers*, un passage très significatif pousse encore plus loin dans le sens d'une symétrie et d'une réciprocité entre ces deux niveaux. Il écrit : « bien que l'existence soit la réalité suprême de toute substance existante, elle n'est pas acte à l'égard de tout ce qui est dans cette substance. Si la forme est suprême en elle-même, l'existence ne peut être l'acte de l'essence en tant qu'essence. En d'autres termes, l'existence ne monopolise pas toute l'actualité de la substance existante (*existence does not monopolize the whole actuality of existing substance*). De même que l'essence est en puissance à l'acte de sa propre existence, de même l'acte d'existence est en puissance à l'acte formel de sa propre essence. » (p.171) C'est le texte où Gilson va le plus loin dans l'égalisation et le partage de l'actualité entre forme et acte d'être. L'actualité d'un étant ne lui vient pas de la seule existence. L'actualité que donne la forme est irréductible à celle de l'acte d'être, elle est indépendante en son ordre. La causalité

entre existence et essence est réciproque : l'existence actualise l'essence, mais inversement l'essence par son acte formel actualise l'existence, en la constituant comme telle substance. Comme Gilson le disait deux pages plus haut, « la causalité efficiente peut donner un être existentiel à la substance (*give existential being to substance*), de même que, inversement, la causalité formelle peut conférer un être substantiel à l'existence actuelle (*impart substantial being to actual existence*) » (169). En cela, on peut comprendre que « l'existence soit la conséquence qui suive la forme de l'essence », comme le dit saint Thomas dans *Question disputée De l'âme*, a.14, ad 4. Essence et existence sont ici corrélatives et réciproques, elles ont chacune leur propre actualité et se la confèrent mutuellement.

Comment caractériser cette première perspective, bien présente dans *L'Être et l'essence* et dans *Being and Some Philosophers* ? Nous proposons de la qualifier d'ascendante : elle part de la notion de substance, composée de matière et de forme, telle que dégagée par la philosophie de la nature d'Aristote, et elle s'élève au plan existentiel proprement créationniste, en posant un acte d'exister qui fait exister la substance. Gilson superpose les deux niveaux, de sorte que l'acte d'être s'ajoute à la substance actuée par la forme, par manière d'« actualité complémentaire » ou de « complément d'actualité » (Being, 170). Il donne un surcroît d'actualité, mais non toute l'actualité de l'être, dans la mesure où la forme possède en elle-même et par elle-même sa propre actualité dans son ordre. Nous ne sommes pas dans un monopole de l'acte d'être, mais dans un duopole, où l'actualité se partage entre actualité formelle initiale et actualité existentielle complémentaire.

A côté de cette première manière, et même mêlée à elle, Gilson en développe une seconde, dans les mêmes chapitres de *L'Être et l'essence* ainsi que dans *Being and Some Philosophers*. Dans l'œuvre anglaise, quelques lignes après les passages cités, on lit une restauration de l'asymétrie entre forme et être par la nette affirmation de la priorité et de la noblesse de l'acte d'être. « L'existence actuelle est donc la cause efficiente par laquelle l'essence, à son tour, est la cause formelle qui fait d'une existence actuelle ''une telle existence''. » (172). Ici, c'est l'existence qui donne à la forme d'être cause formelle. La causalité efficiente de l'existence (acte d'être) précède et fonde la causalité formelle de l'essence. Le primat de l'existence est encore souligné trois pages plus loin : « Ainsi, si l'étant vient en premier dans la réalité, alors l'acte existentiel qui le cause doit précéder les actes constitutifs (*constituent acts*) de la réalité concrète » (175). Gilson cite alors les textes capitaux de Thomas sur le primat de l'acte d'être : « l'être est l'acte ultime, auquel tous peuvent participer, et pourtant il ne participe à rien » (Qu. Disp. De Anima, a.6, ad 2) ; « l'être est l'acte des formes subsistantes » (Qu. Disp. De Anima, a.6, resp.) ; « l'être est l'actualité de tous les actes, et la perfection de toutes les perfections » (De Potentia, q.7, a.2, ad 9) ; « l'être est l'actualité de toutes choses, et même des formes elles-mêmes » (Sum. Theol., I, q.8, a.1, ad 4). Cette seconde caractérisation du rapport de l'être et de l'essence nous semble difficilement harmonisable et coordonnable avec la première. Gilson ne semble d'ailleurs pas conscient du hiatus entre les deux, il se contente de les juxtaposer à quelques pages d'intervalle.

De même, dans *L'Être et l'essence*, à côté de la première perspective qui égalise forme et acte d'être, on trouve à de nombreuses reprises l'affirmation de la primauté du second sur la première. S'appuyant sur un texte du *De Substantiis Separatis*, c.6, Gilson écrit que « dans une substance concrète réellement existante, la forme, prise en elle-même, est un non-être d'existence actuelle, car, précisément en tant que forme, elle n'a aucune autre existence actuelle que celle qu'elle participe. » (p.118). Les deux actes, de la forme et de l'esse, « ne sont pas de même ordre ni de même valeur. Il y a entre eux une hiérarchie, dont l'acte d'*esse* marque le sommet. » (118).

Qu'en est-il dans le chapitre capital « Existence et réalité », qui ouvre *Le Thomisme* de 1942 ? Mise à part la qualification au début de l'acte d'exister comme « détermination ultérieure » (p.47), dans le sillage de *Somme contre les Gentils* II, 54, on trouve principalement la seconde perspective qui fait dépendre de l'acte d'être toute l'actualité de l'étant, même de celle de la forme. Gilson y affirme « le primat radical de l'existence sur l'essence » (48) chez Thomas. L'acte d'être est « à la racine du réel », il dit, dans une formule décisive, « le principe des principes de la réalité ». Usant de deux métaphores, Gilson fait de l'acte d'être le « sommet du réel » et le « cœur », « ce qu'il y a de plus parfait et de plus profond dans le réel » (49). Il est « l'actualité de tout le reste, y compris les formes elles-mêmes », selon *Somme théologique*, I, q.4, a.1, ad 3. Il a une place à part, il est « distinct de tout le reste parce qu'il est d'un autre ordre que le reste, étant ce sans quoi le reste ne serait pas. » (56).

Cette seconde perspective nous semble descendante : elle part de la pure actualité existentielle de Dieu et descend vers les étants créés, composés d'essence et d'être. A la page 52, dans un passage remarquable, mais bref et difficile, Gilson caractérise l'essence comme purement négative, elle n'est que la restriction ou limitation de l'acte d'être : « l'essence d'un acte fini d'exister consiste à *n'être que* tel ou tel *esse* ». Elle ne détermine pas l'être en lui ajoutant quelque chose – car ce serait encore de l'être – mais par sa limite, son défaut, son manque. « L'acte d'exister se spécifie donc par ce qui lui manque ». « Chaque essence est posée par un acte d'exister qu'elle n'est pas et qui l'inclut comme son autodétermination ». Si nous comprenons bien ce que dit ici Gilson, l'essence est l'autodétermination de l'acte d'exister, elle n'a pas de positivité, d'actualité ou d'être par elle-même, mais elle exprime la finitude d'un acte d'exister. Gilson dit encore : « c'est donc la hiérarchie des actes d'exister qui fonde et règle celle des essences, chacune d'elles n'exprimant que l'intensité propre d'un certain acte d'exister. » N'étant pas l'acte pur et infini d'exister, les actes d'exister créés sont finis, et ils le sont par leur composition avec des essences qui ne sont que ce manque ou cette finitude. Malgré sa complexité, retenons de ce texte cette prodigieuse dévalorisation de l'essence et corrélativement la primauté absolue de l'acte d'exister, nettement affirmées dès 1942.

Les deux livres que Gilson publie en 1960, *Introduction à la philosophie chrétienne* et *Elements of Christian Philosophy*, nous présentent sa pensée la plus aboutie et mûrie sur l'acte d'être thomiste. Ils ne contiennent plus les oscillations entre les deux perspectives comme c'était

encore le cas en 1952 dans la seconde édition de *Being and Some Philosophers*. Les exposés sur l'acte d'être manifestent clairement sa primauté et son absolue fontalité (si l'on peut oser ce vocabulaire plutôt bonaventurien), son caractère d'unique source de l'actualité de l'étant, bref son « monopole » d'actualisation, désormais retrouvé.

Dans *Elements of Christian Philosophy*, Gilson met en regard la position de Thomas avec celle d'Avicenne quant à l'articulation de l'essence et de l'existence. Aux yeux du philosophe arabe, l'existence est « comme une addition, et une sorte d'appendice de l'essence » (*an addition to, and an appendage of, essence*), « son acte ultime, en ce sens que l'existence vient à l'essence comme son complément ultime » (*it comes to essence as its ultimate complement*) (p.208 ; éd. anglaise p.141). Remarquons au passage que cette description était celle de Gilson lui-même dans certains passages des œuvres des années 1940… Mais désormais, il l'oppose franchement à la position authentique de saint Thomas : « Pour lui, l'existence ne peut pas être ''ajoutée à'' l'essence, pour la simple raison que sans l'existence, l'essence n'est rien, en sorte qu'elle ne peut rien recevoir. » (209). Cette affirmation est décisive par sa netteté sans équivalent. L'égalité relative entre existence et essence a laissé place à une asymétrie absolue, où l'une est cause de l'être et de l'actualité de l'autre. S'il y a bien toujours composition entre les deux, celle-ci est causée par la seule source d'être de l'étant qu'est l'acte d'être. « L'essence doit à l'existence l'être même sans lequel l'existence ne pourrait pas même être reçue dans l'essence » (*essence owes to existence the very being without which existence could not even be received in it*). Certes, l'essence joue le rôle de sujet récepteur de l'existence, mais elle est constituée comme tel par l'existence. Autrement dit, l'existence, ou l'acte d'être, donne à l'essence de lui donner sa spécification formelle. L'existence cause la causalité de l'essence envers elle.

Dans un autre passage, Gilson revient sur le rôle de l'essence. Dans l'être fini, elle est une nécessité, puisque c'est par elle que quelque chose d'autre que le pur Acte d'être divin peut être. « Chaque essence est la possibilité d'un être actuel doté de son propre degré fini de perfection. » (323). Comment rend-t-elle possible un être fini ? En ce qu'elle est « une quantité finie d'être » et « exprime une restriction de l'Acte d'être » (324). Elle est une mesure d'être, ou un mode d'être qui exprime le degré d'être d'un acte fini d'exister. « Les ''divers modes d'être'' [expression de *Somme contre les Gentils*, I, 50, §7] sont les spécifications qu'imposent aux divers actes d'être les diverses essences qui les reçoivent. » (328).

La compréhension gilsonienne de l'acte d'être me semble atteindre un sommet dans le chapitre 9 d'*Introduction à la philosophie chrétienne*, intitulé « L'être et les essences ». La perspective y est clairement descendante : comment peut-il y avoir autre chose que l'Être pur et infini ? L'émanation des êtres à partir de l'être est une « descente », et elle se fait par les essences. « L'essence est un amoindrissement, une distension et comme un éparpillement de l'être. » (164). Gilson dit plus loin que l'essence est « une sorte de menue monnaie de l'Être », « un sous-produit de l'Être » (179), elle est ce par quoi l'étant fini n'est pas le pur Être, « elle est la détermination, la délimitation, la restriction et contraction de l'*esse* » (179-180).

A cette fonction négative de l'essence Gilson oppose la fonction suprêmement positive de l'acte d'être, par lequel l'étant est : « c'est donc bien à l'être (*esse*) que revient la fonction d'acte premier et suprême dans la structure métaphysique complexe de l'étant. En effet, c'est par l'*esse* que tout le reste est quelque chose de réel et peut contribuer à la constitution de l'*ens*. Il est vrai que l'étant est ce qui a l'être, mais, dans l'étant, le ''ce qui'' n'a de réalité que par l'être même qu'il a. Rien ne peut donc se comparer en importance au rôle de l'être dans l'étant, puisque, sans lui, il n'y a rien. » (180-181). On ne saurait mieux marquer le primat de l'*esse* dans l'étant, « acte premier et suprême », par quoi tous les constituants de l'étant sont. Ainsi, il est littéralement incomparable, « perfection hors série », cause et condition de tout le reste. Reprenant le fameux texte du *De Potentia*, Gilson ajoute que « l'être est, dans le fini, l'acte des actes et la perfection des perfections, car sa modalité, qui est l'essence, n'existe que par lui. » (182). S'il y a toujours « causalité réciproque » entre essence et acte d'être, elle n'implique nulle symétrie ou égalité, mais une stricte subordination à l'être de l'essence, qui n'en est que la « modalité ». Dans ce texte, l'essence n'a plus de perfection, de réalité ou d'actualité par elle-même, elle n'est littéralement que *l'imperfection de l'être*, selon l'expression de Bañez que Gilson cite ici : « l'acte d'être est ''imparfait'' par l'essence (*imperficitur*) ». Non seulement elle n'a pas d'être qu'elle ne tiendrait de l'acte d'être, mais même elle n'est que le défaut et le manque de l'acte d'être ![1]

L'examen de ces cinq textes de Gilson manifeste son évolution dans sa façon de comprendre et d'exprimer le sens de l'acte d'être thomiste. L'abbé Alain Contat, dans un remarquable article, proposait de discriminer entre les métaphysiques thomistes de l'être en posant la question suivante : « l'actualisation de l'essence par l'acte d'être actualise-t-elle tout ce qu'il y d'actualité dans cet acte actualisé qu'est l'essence, ou bien cette actualisation n'actualise-t-elle que l'existence de l'essence, mais non son actualité formelle, qui lui est inhérente ? » Il apparaît que Gilson a d'abord été partiellement ambigu, puisque dans *L'Être et l'essence* et *Being and Some Philosophers*, sa réponse à cette question n'était pas claire. La substance semble parfois d'abord actualisée par la forme, indépendamment de l'acte d'être, qui ne fait qu'ajouter une actualité supplémentaire, ultime. Mais on trouve également dans ces mêmes textes des affirmations du primat de l'acte d'exister, fondement et condition de l'actualité de tout le reste dans l'étant. Ce qui est étonnant, c'est que *Le Thomisme* de 1942 était (presque) dénué d'ambiguïté et valorisait l'acte d'être comme « principe des principes de la réalité », ainsi que cœur, racine et sommet de l'étant. Après ces flottements de 1948-1952, les textes de 1960

[1] Sur le rejet de toute réalité de l'essence par elle-même (*esse essentiae*), on se reportera à l'affirmation nette d'une note de « La possibilité philosophie de la philosophie chrétienne », Revue des sciences religieuses, 1958 : « En effet, Cajétan ne fait pas difficulté de parler d'un *esse essentiae*. Si, prise seule en elle-même, précision faite de tout acte d'être dans l'ordre existentiel, on attribue à l'essence un être réel qui lui appartienne à titre d'essence, la philosophie reste assurément possible, mais on est certainement sorti de celle de saint Thomas. Cajétan ne s'en est pas fait faute. On objecte à cela, quasi toujours, que l'*esse essentiae* est tout autre que l'*esse existentiae*. C'est un être de nature possible, une réalité sans existence actuelle, une réalité pourtant. Ici encore notre intention n'est pas de juger la doctrine. Ses représentants sont beaucoup plus nombreux que ceux du thomisme de saint Thomas. Nous disons simplement que, chez saint Thomas, il n'existe aucun usage légitime du mot «être» en dehors d'une référence directe ou indirecte à une existence actuelle ou possible. »

affirment sans ambiguïté et avec une force sans pareil le primat absolu de l'acte d'être sur l'essence et la dépendance totale de celle-ci envers celui-ci.

A notre connaissance, un seul interprète a vu cette dualité de perspective dans la présentation gilsonienne de l'acte d'être. Il s'agit du Fr. Jean Isaac dans sa recension de *L'Être et l'essence* dans le *Bulletin thomiste*. « Dans le premier cas, l'*esse* apparait comme une pure actualisation de valeurs d'être qui ne sont pas contenues en lui et auxquelles il ajoute seulement une valeur suprême, l'existence, perfection dernière qui est d'un autre ordre et couronne toutes les autres. (…) Dans le second cas, on se place en face de l'*Ipsum esse subsistens*, d'où viennent par voie de création des actes d'*esse* qui sont en chaque être la totalité de ce qu'il est, son essence, elle, n'étant plus désormais que la limite ou, mieux, la mesure de cette plénitude. De ce point de vue, si l'exister est la perfection de toutes les perfections, c'est en ce sens absolu, et non plus relatif, que toute perfection n'est jamais qu'une certaine dimension selon laquelle on existe. » (p.53) Ce résumé de la dualité de manières de comprendre nous semble très profond et perspicace. Ce sont « deux niveaux de pensée différents ». Isaac qualifie de « dialectique » la première manière, et de « métaphysique » la seconde. La première use comme instruments des notions d'acte et de puissance, la seconde ajoute celle de mesure. « Pour accéder au plan métaphysique proprement dit, il faudrait nécessairement, au contraire, la prise en considération de Dieu, dans sa réalité même. C'est alors que la perspective change, que l'*esse* apparait comme le tout de l'être, et l'essence, chez les créatures, comme la mesure de leur existence » (p.54).

Pour notre part, la première perspective nous semble ascendante, à partir de la physique de la substance composée de matière et de forme ; la seconde descendante, à partir de la théologie du pur Acte d'être. Dans le premier cas, on part de la substance et on ajoute l'*esse* comme un acte complémentaire ; dans le second cas, on part de l'*esse* pur et on le limite par l'essence pour l'« imparfaire », comme dit Bañez, et former un étant fini. Si le premier se tient dans les limites de la philosophie, le second relève de la « métaphysique de l'Exode », en ce que sa spéculation philosophique dépend de fait de la révélation biblique. Enfin, le premier est centré sur le rapport de la substance capable d'exister à son acte qu'elle reçoit ; le second sur le rapport de l'*esse* à l'essence qui le reçoit et le délimite.

Remarquons enfin que chacune de ces deux approches peut se fonder dans la lettre de l'œuvre du maître. La première approche cite avec prédilection les textes qui distinguent la composition matière-forme et la composition essence-existence (qui seule caractérise les anges), par exemple *Somme contre les Gentils* II, 54-55 et *De Substantiis Separatis*, c.6. La seconde se réclame des textes sur la simplicité divine, notamment *De Potentia*, q.7, a.2, ad 9 ; *Sum. Theol*., q.4, a.1, ad 3 ; q.8, a.1, ad 4. On peut ainsi, nous semble-t-il, expliquer le flottement de l'interprétation de Gilson. D'abord ébloui par l'acte d'être, il le magnifie dans la quatrième édition du *Thomisme*. Puis, approfondissant les textes de Thomas, il développe dans *L'Être et l'essence* et son équivalent anglais les deux perspectives conjointement parce qu'il les y lit l'une et l'autre. Ce n'est qu'après réflexion et maturation qu'il privilégiera, dans

les deux livres de 1960, la seconde perspective sur la première, et hiérarchisera les textes thomasiens selon leur degré de profondeur métaphysique.